

Bernacle Bill le Spatial

nouvelle traduite de l'américain par Pierre K. Rey
traduction révisée par Jean-Daniel Brèque & Olivier Girard

LA FAÇON DONT LES CHOSES se passent, non point les grands remous du temps mais les choses ordinaires qui font de nous ce que nous sommes, les coups brutaux du hasard que sont nos naissances, le désir primaire dont nous faisons, par caprice ou par défi d'orgueil, une obscure tragédie d'amour, les cruelles transformations que notre être est appelé à subir, le charme irrésistible qu'exercent sur nous d'autres âmes qui, croisant l'orbite de notre existence, nous accompagnent un temps avant de changer de trajectoire et de se perdre dans l'oubli, ne nous laissant d'elles qu'une image imprécise, rien que nous ne saurions aisément déchiffrer et d'où nous pourrions recevoir la lumière... Je me demande souvent pourquoi c'est dans les histoires forgées à partir de matériaux tels que ceux-ci que le narrateur se croit généralement obligé d'habiller d'une nuée de parfum la puanteur crue de la vie, de substituer à une inexorable déchéance des mots de noble sacrifice, de maquiller en mélancolie une douloureuse amertume. La plupart des gens, je suppose, ont envie qu'on leur serve leur vérité enrobée d'une part de sentiment ; effrayés par la fragilité du monde qui les entoure, ils veulent éviter toute confrontation brutale avec lui. Cependant, par cet acte de refus, ils méconnaissent la tristesse profonde qui peut survenir de la contemplation de l'âme humaine réduite à sa dernière extrémité et se rendent aveugles à la beauté. Je veux parler de cette beauté qui est l'armature de notre existence. La beauté qui nous pénètre à travers une blessure, qui nous souffle à l'oreille un mot ordurier pendant un enterrement, un mot qui nous fait sortir de notre douleur apathique et dire : « Plus jamais ça. » La beauté qui inspire la colère et non le regret, et qui incite à se battre au lieu de se poser en spectateur sacrifiant l'utile à l'esthétique. Voilà ce qui, à mon sens, est l'essence même des seuls récits dignes d'être racontés. Et c'est l'objet fondamental

de l'art du conteur de mettre en lumière cette beauté, d'affirmer son importance primordiale et de la faire éclater par-delà le naufrage inévitable de nos espoirs et le paysage pitoyable de notre déclin.

Voici donc la plus belle histoire que je connaisse.

Tout cela s'est passé il n'y a pas si longtemps sur la station *Solitaire*, par-delà l'orbite martienne, là où sont assemblés et lancés les astronefs de reconnaissance qui s'évanouissent dans une gerbe de feu de plusieurs milliers de kilomètres de diamètre, et c'est arrivé à un homme du nom de William Stamey, mieux connu sous le sobriquet de Bernacle Bill.

Une minute, rétorquerez-vous sans doute, j'ai déjà entendu cette histoire. Elle a été racontée et reracontée. À quoi bon la ressasser ?

Mais qu'avez-vous vraiment entendu ?

Que Bill était un gentil garçon un peu bizarre, j'imagine. Un gars du genre insouciant, avec au cœur l'étincelle dorée que donne le Créateur et dans l'œil l'étrange éclat de ceux qui entrevoient l'autre monde, un homme aimé de tous ses semblables. Plus innocent que vraiment attardé, plus égaré qu'affligé, victime de l'adversité plutôt que des outrages et des violences des hommes.

Si c'est le cas, alors vous feriez bien de tendre l'oreille. Car il y avait en Bill à la fois de l'adulte et de l'enfant, et pas la moindre parcelle d'insouciance chez l'un comme chez l'autre. Et ses actes comme sa méthode importent moins, en fin de compte, que ses motivations, lesquelles nous renvoient au désespoir et à la pauvreté spirituelle qui caractérisent notre époque.

De tout cela, j'ai dans l'idée que vous ne savez à peu près rien.

Bill avait trente-deux ans au moment où débute mon histoire. Dégingandé, traînant une odeur aigre et une allure débraillée, avec le crâne qui commençait à se déplumer et un visage de demeuré perdu dans les nuages, dont les traits — des yeux bleus timides, un nez retroussé et une bouche perpétuellement souriante — étaient beaucoup trop petits pour son visage, ce

qui lui faisait des joues bien rondes. Les mains toujours sales, la combi constellée de taches, il se promenait rarement sans son sac de toile dans lequel il transportait, entre autres babioles, son petit trésor de candis et de cristaux REV pornos. C'était à cause de son penchant pour la drogue et le porno que nous étions souvent amenés à nous rencontrer ; la femme avec qui je vivais, Arlie Quires, tenait le dépôt de vivres où Bill allait se réapprovisionner et, à l'occasion, quand mon boulot à la Sécurité me le permettait, je lui donnais un coup de main au comptoir. Quand Bill s'amenait, il préférait que ce soit moi qui le serve ; tous les gens qu'il croisait l'intimidaient, vous comprenez, surtout les jolies femmes. Et Arlie, avec son corps souple, son teint hâlé et ses traits délicats, n'était pas seulement jolie : elle avait la langue bien pendue, ce qui foutait les jetons à Bill.

Un incident en particulier devrait m'aider à illustrer à la fois l'état d'esprit de Bill et le contexte de tous les événements survenus par la suite. Ça s'est passé quelque six mois avant le retour de l'astronef *Perseverance*. Les équipes venaient juste de se relayer sur les plates-formes d'assemblage et le bar du dépôt était rempli d'ouvriers. Arlie avait filé quelque part, me laissant la responsabilité de l'établissement, et, de ma position derrière le comptoir, situé dans une salle aux murs recouverts d'une holoprojection représentant une journée de ciel bleu dans l'immensité désertique d'un Alaska aujourd'hui disparu, une salle meublée de tables et de chaises en métal toutes inoccupées à ce moment-là, je voyais les lumières colorées jouer dans l'espace au son des rythmes insistants d'un groupe de *pulse*. Bill, comme à son habitude, a risqué un coup d'œil depuis la coursive pour s'assurer qu'aucun de ses ennemis n'était dans les parages, puis il est entré d'un pas traînant, jetant des regards à droite et à gauche, la tête enfoncée dans les épaules, l'image même du type qui se sent coupable. Il a poussé vers moi son monnayeur, un mince cylindre de métal dont les trois témoins verts clignotants indiquaient le crédit qu'il comptait dépenser, et demandé, de cette voix de gorge râpeuse qui était la sienne, que je lui « refille du neuf » — traduction : de nouveaux cristaux de Réalité virtuelle.

« Je n'ai rien pour toi, j'ai dit.

— Y a un spationef qui est arrivé, a-t-il répondu avant de me lancer un regard des plus méfiants. Je l'ai vu. J'étais dehors et je l'ai vu ! »

Arlie et moi nous étions disputés ce matin-là, un petit différend portant sur l'usage des lignes prioritaires nous permettant d'appeler nos parents à Londres ; un différend qui n'avait pas tardé à évoluer en conflit majeur. Je n'étais pas d'humeur à supporter une discussion de ce genre. « Ne sois pas ridicule, j'ai dit à Bill. Tu sais bien qu'ils n'ont pas encore déchargé la cargaison. »

Le regard soupçonneux a vacillé un instant sans toutefois disparaître. « Si, ils ont déjà déchargé. J'ai vu les traîneaux qui passaient et repassaient. » Dans ses yeux s'est allumée une petite lueur songeuse, puis il a penché la tête comme s'il se revoyait sur la coque de la station occupé à observer les traîneaux entrer et sortir des baies. Mais je me suis aperçu qu'il fixait en fait une partie de l'image murale — un ours brun tout juste sorti du bois qui reniflait un amas de branchages et de jeunes troncs au bord d'une rivière, sans doute un barrage de castors. Bien qu'il n'en ait jamais vu en vrai, Bill était fasciné par l'idée des animaux ; quand il ne trouvait rien de frappant à dire, il débitait des trucs à propos de girafes et d'éléphants, de kangourous, de baleines et autres bestioles encore plus exotiques et désormais légendaires.

« Bordel de merde ! j'ai crié. Même s'ils ont déchargé, avec l'enregistrement et l'inventaire, il faudra au moins huit jours avant qu'on voie la camelote. Si tu veux quelque chose, fais-moi une commande précise. T'amène pas ici en disant... » J'ai essayé d'imiter sa voix. « “Refile-moi du neuf.” »

Tandis que je parlais, deux hommes et une femme ont débouché de la coursive ; ils se sont alignés près du comptoir, gardant leurs distances avec Bill, mais en m'entendant le sermonner ils ont rivé leurs regards au mien, me faisant comprendre par leurs sourires de connivence qu'ils approuvaient ma réaction violente. J'ai eu honte de m'être emporté contre Bill.

« Écoute », lui ai-je dit, sachant fort bien qu'il ne serait jamais capable de s'en sortir avec sa commande. « Tu veux que je te choisisse quelque chose ? Je peux probablement te trouver un ou deux trucs que tu n'as pas vus. »

Il a baissé la tête et fait un petit signe d'assentiment, calmé par mes manières brusques. À en juger par son attitude, il avait envie de se retourner pour voir si les gens derrière lui avaient été témoins de son humiliation, mais ce geste lui était trop pénible. Son visage s'est crispé et il a frémi, comme si les regards étaient autant d'aiguilles plantées en lui ; ses mains ont agrippé le bord du comptoir, les doigts pétrissant la surface lisse.

Lorsque je suis revenu de l'arrière-boutique, plusieurs autres personnes avaient franchi le seuil et une demi-douzaine d'hommes et de femmes traînaient autour de l'entrée du bar, parlant et riant entre eux. J'ai reconnu dans le groupe Braulio Menzies, peut-être le plus acharné des persécuteurs de Bill, un grand type au teint jaunâtre et aux cheveux bruns lisses marqués d'un début de calvitie, doté d'une forte carrure et d'énormes avant-bras, le menton orné d'une barbiche poivre et sel méphistophélique qui conférait à son visage mafflu un aspect des plus menaçants. Il avait laissé à São Paulo sa mère, sa femme et ses sept enfants pour prendre un poste de contremaître responsable d'une équipe d'ouvriers métallurgistes, et la majeure partie de son salaire était envoyée directement à sa famille, ce qui lui laissait peu d'argent à dépenser en distractions ; s'il s'était mis à boire, et c'était visiblement le cas, je ne voyais rien qui ait pu l'y inciter sinon des nouvelles en provenance de chez lui. Comme il ne semblait pas d'humeur joyeuse, il y avait de fortes chances pour que lesdites nouvelles ne soient pas bonnes.

Dans la salle flottait une atmosphère d'hostilité aussi épaisse qu'un parfum bon marché. Si Bill avait toujours la tête baissée, les mains agrippées au comptoir, il n'était plus prostré passivement dans cette attitude ; il s'était raidi, le cou tendu comme une corde, les doigts malaxant le plastique, conscient d'être la cible de chaque murmure railleur, de chaque rire narquois. Il semblait sur le point d'exploser tellement la tension était forte.

Braulio l'a fixé avec un dégoût non dissimulé et, alors que je posais les articles de Bill sur le comptoir, la blonde décharnée pendue au bras de Braulio a entonné :

*Pas de femme pour le p'tit mâle,
Ou alors une animale !
C'est Bernacle Bill — le Spatial !*

Il y a eu un éclat de rire général, puis le visage de Bill s'est empourpré ; de sa gorge est sorti un son disgracieux, écorché. La fille, dont les seins plutôt petits débordaient à moitié d'une robe moulante en vinyle bleu vif, s'est mise à déclamer d'autres couplets de sa cruelle rengaine.

« Ah ! génial, y a pas à dire ! j'ai lancé. L'esprit créatif ne cesse jamais de me surprendre. » Mais mon sarcasme n'a eu aucun effet sur elle.

J'ai poussé devant Bill trois cristaux REV et une double poignée de candi dur, son préféré. « Voilà ! tiens ! » J'ai fait de mon mieux pour employer un ton bienveillant, tout en espérant lui faire entrevoir l'urgence de la situation. « Ne traîne pas par ici, maintenant. »

Un haut-le-corps l'a parcouru. Il a battu des cils et levé ses yeux vers les miens. La colère est venue durcir la candeur de ses traits. Il avait besoin de cette colère, je suppose, pour nourrir quelque éphémère sentiment de dignité, pour se soustraire à la terreur qui grandissait en lui ; et j'étais le seul qu'il osait affronter.

« Non ! a-t-il proféré en tapant sur les barres de candi, dont une bonne partie s'est répandue sur le plancher. Tu m'as arnaqué ! J'en veux plus !

– Hé, le taré, je vais te montrer la sortie ! a menacé un grand Noir dégingandé en se penchant au-dessus de l'épaule de Bill. Ensuite, t'as intérêt à calter ! » D'autres ont fait écho à cette invective, et il y en a eu un pour pousser Bill vers la coursive.

Ses yeux étaient toujours rivés aux miens. « Tu m'as arnaqué, tu m'en donnes plus ! Tu m'en dois encore !

– D'accord ! j'ai fait, sentant que j'allais perdre patience. Je suis un être foncièrement malhonnête. Je passe ma vie à escroquer des neuneus dans ton genre. » J'ai ajouté quelques morceaux de candi à son tas et lui ai fait signe de se tirer. C'est alors que Braulio s'est amené, la démarche chaloupée et le regard pas très net.

« Attends, vieux, ce fils de garce va rester un peu, a-t-il craché d'une voix rendue gutturale par la rage. Je veux lui causer. »

Je suis sorti de derrière le comptoir pour m'interposer entre Braulio et Bill. Si je faisais tout ça, ce n'était pas à cause de quelque sentiment d'affection que m'aurait inspiré Bill — si je ne lui voulais pas de mal, je ne lui voulais pas de bien non plus ; je pense que, dans mon esprit, il représentait moins une personne qu'un problème malsain. Pour une part, j'étais encore motivé par un reste de colère après ma dispute avec Arlie ; et, naturellement, il était de mon devoir, en tant qu'officier de la Sécurité, de maintenir l'ordre. Mais je crois que la vraie raison qui me poussait à prendre sa défense, c'était que j'en avais ras le bol. On était tous un peu à cran sur *Solitaire*. À cran, de mauvais poil et désespérés, affligés de cette sorte d'angoisse fébrile qui peut naître d'une sensation de futilité.

« Ça suffit, j'ai dit à Braulio d'un ton las. Vous me fatiguez, tous autant que vous êtes. Foutez le camp.

– Je ne veux pas te frapper, John, a-t-il répondu en me fixant des yeux tout en avançant un peu. Simplement, tu t'écartes. »

Deux de ses auxiliaires sont venus se poster à côté de lui. Deux brouilleurs, au crâne rasé et hérissé de tiges d'argent, des antennes qui captent les ondes radio, l'énergie solaire et autres signaux, qu'elles transmettent aux divers centres cérébraux, produisant une kinesthésie euphorique. J'avais un préjugé éthique contre le brouillage, dû sans doute en partie à quelque vestige de réflexe chrétien. Le spectacle de ces deux connards a achevé de m'énerver.

« Les Ducon, je ne sais pas sur quel canal vous êtes branchés, mais je crains le pire. Pas question d'être sauvés par le gong. Pas aujourd'hui. Faut pas compter sur une fin heureuse. »

Les brouilleurs ont échangé un regard en souriant. Dieu seul sait quelle insane cacophonie les plongeait dans cette béatitude. J'ai souri moi aussi. Puis j'ai balancé un coup de poing dans la tête du plus proche, visant une tige d'argent mais la manquant. D'un revers de main, j'ai démoli son copain. Ils sont tombés pour ne plus bouger, figés dans leur sourire. Peut-être que le brouillage avait transformé la branlée en promenade de santé. Braulio a fait un pas en arrière et adopté une posture défensive ; les spectateurs ont reculé. Le martèlement de la musique venant du bar était comme l'illustration sonore de la tension qui régnait dans la salle.

Cependant, si je ressentais encore en moi le besoin de libérer une certaine agressivité, je n'avais pas tellement le désir d'en tâter avec Braulio ; même soûl, ce mec était redoutable et, de toute façon, aussi irrésistible ait été mon envie de faire mal, ma fonction m'obligeait à rester maître de moi.

« La violence ! ai-je dit en prenant un accent comique imitant celui du populo, dans l'espoir de désamorcer la situation. L'opium de ces connards de prolos. Mon père me le disait déjà : "Fiston, qu'il disait, quand tu commences à débloquer et que la bourgeoise s'est sifflée tout le sherry à saucer, va-t'en faire un tour au pub pour casser la gueule à quelqu'un. Il n'y a rien de plus délicieusement logique qu'un bon coup de coude dans la glotte de ton pote, il n'y a pas d'argument plus convaincant qu'un coup de tatane sur ses dents. Le craquement des os, c'est déjà en soi un langage philosophique. Et quand tu leur as soustrité la tronche avec une jolie cicatrice, ça leur fait une charmante homélie à lire chaque fois qu'ils se regardent dans la glace. Aristote, Platon, Einstein... Tous les grands esprits ont commencé par des bagarres de taverne. Et un coup de poing dans le bide, et un coup de coude dans le gosier — c'est souvent un premier pas vers l'expression des concepts mathématiques les plus subtils." Nous nous lançons ici dans une fantastique expérience intellectuelle et, pour ma part, mesdames et messieurs, je suis transporté de joie par le défi que cela représente. »

Chez les spectateurs, la tension s'est relâchée et quelques petits rires ont fusé. Braulio, toutefois, demeurerait de marbre, les yeux rivés sur Bill.

« C'est ridicule, lui ai-je glissé. Allez, l'ami. Sois sympa, laisse tomber. »

Il a secoué la tête, lentement, gauchement, comme un ours agacé par une abeille.

« À quoi ça sert, tout ça, vieux ? » J'ai désigné Bill d'un signe de tête. « Il ne demande qu'une chose, c'est de disparaître. Pourquoi tu ne le laisses pas filer ? »

La blonde a fait entendre sa voix criarde : « Vu la façon dont tu défends ce débile, on dirait que t'en fais tes dimanches, mec !

– Je n'ai pas saisi ton nom, mon ange, ai-je répliqué. Tarentule, c'est ça ? Tu devrais la nourrir plus souvent, Braulio. Un petit extra de deux ou trois mouches par jour et elle serait sûrement plus docile. »

J'ai eu droit à un chapelet d'injures auquel je n'ai pas répondu, toute mon attention concentrée sur les épaules de Braulio. Quand la droite s'est abaissée d'une fraction de millimètre, j'ai tenté un coup de pied circulaire. Mais l'adversaire a esquivé en se jetant à terre, roulant hors de portée avant de se relever en prenant la posture fluide et balancée d'un *capoeiriste*. On a commencé à se tourner autour, chacun cherchant l'ouverture. La foule a dégagé un espace autour de nous. Puis quelqu'un — Bill, je crois bien — m'a effleuré. Braulio a entamé ce qui ressemblait à une roue, mais, comme il arrivait au milieu de son mouvement, sa longue jambe s'est brusquement détendue, m'atteignant d'un coup oblique à la tempe. Étourdi, j'ai reculé en chancelant, reçu un coup plus fort en pleine gorge et heurté violemment le comptoir. S'il avait été à jeun, j'étais foutu. Heureusement, il a tardé à profiter de son avantage et, comme il avançait sur moi, je lui ai balancé un coup de pied dans le foie. Il s'est plié en deux et je lui ai porté un coup de genou au visage, puis je lui ai cisailé les jambes. Il est tombé comme une masse et je lui ai sauté dessus, renonçant à utiliser mes techniques de lutte pour lui marteler le corps de violents coups de poing, comme dans un combat de rue, déchargeant toute ma

colère. J'ai senti qu'on essayait de m'agripper par le cou, par le nez. La blonde. Elle hurlait, sanglotait, criait : « Non, non, arrête, tu vas le tuer ! » Puis quelqu'un d'autre m'a attrapé par-derrière, me bloquant les bras contre le corps, et j'ai vu ce que j'avais fait. Braulio avait la pommette éclatée, un œil complètement fermé, la lèvre supérieure en bouillie.

« Il avait mal, mec ! a dit la blonde en tombant à genoux à côté de lui. Il avait mal, c'est tout ! À cause de ses enfants ! » Les doigts de la fille voletaient autour du visage de l'homme. La plupart des autres témoins restaient sans expression, muets, comme si le spectacle de la violence avait apaisé leur animosité.

D'une brusque secousse, je me suis dégagé des mains qui me tenaient.

« Enculée de Sécurité ! a repris la blonde. Il avait mal, c'est tout.

– Je n'en ai strictement rien à foutre. Il n'y a pas de loi qui l'autorise... » Je cherchais mon souffle. « ... qui l'autorise à exorciser sa souffrance comme il l'a fait. D'accord ? »

La question s'adressait à ceux qui avaient suivi l'incident, et si certains refusaient de croiser mon regard, j'ai néanmoins eu droit à de nombreux hochements de tête et à un murmure d'assentiment. Ils se fichaient pas mal de mon sort ou de celui de Braulio ; ils avaient voulu voir comment ça allait finir. Mais je comprenais à présent qu'il était arrivé quelque chose aux enfants de Braulio, je comprenais aussi pourquoi il avait choisi Bill comme exutoire de sa furie et je m'en voulais à mort pour ce que j'avais fait.

« Emmenez-le à l'infirmerie. » J'ai désigné les brouilleurs, toujours immobiles, les yeux clos, pétrifiés dans leur sourire. « Et eux aussi. » J'ai porté la main à mon cou. Une bosse s'était matérialisée sous mon oreille droite et me causait des élancements réguliers.

Bill est venu à ma hauteur, étreignant son petit sac de toile. Son odeur, sa mollesse, ses manières de se prendre pour le fin esprit qu'il n'était pas, chaque facette de son être m'agaçait. Je crois qu'il était sur le point de dire quelque chose, mais je n'avais aucune envie de l'entendre. J'ai vu en lui ce que Braulio y avait

sans doute vu : une grosse monstruosité, un machin inutile monté sur deux jambes.

« Tire-toi ! ai-je lancé, me méprisant pour avoir intercédé en sa faveur. Retourne dans ton trou et restes-y. »

Ses épaules ont tressauté, comme s'il s'attendait à recevoir un coup, puis il s'est avancé à travers la foule qui bloquait l'entrée. Juste avant de sortir, il s'est retourné. Je crois qu'il aurait encore voulu dire quelque chose, peut-être offrir des remerciements ou bien — hypothèse tout aussi vraisemblable — affirmer une dernière fois que je l'avais trompé sur la marchandise. Mais ce que j'ai lu sur son visage, un mélange de peur et de défi rageur, ne permettait pas de déchiffrer ses intentions. C'était son expression habituelle, une expression dont le processus de gestation durait depuis trente-deux ans — après tout, vu l'histoire particulière de sa vie, il avait toutes les raisons d'être hanté par la révolte et la peur.

Spécialiste médicale assignée à la station par la Seguin Corporation, la compagnie détentrice du contrat des astronefs de reconnaissance, la mère de Bill avait pu user de sa position pour falsifier son dossier informatique lorsque l'examen prénatal avait révélé les signes évidents chez son fœtus d'une grave déficience mentale ; sinon, conformément à la loi en vigueur dans la station — en d'autres termes : le règlement de la compagnie —, elle aurait dû se faire avorter. On se perd en conjectures sur les raisons de son acte et celles de son suicide, survenu dix-sept mois après la naissance, mais on suppose que la probabilité que le père de Bill, un colon embarqué sur le *Perseverance*, soit porté disparu avec son astronef, a pesé sur l'une et l'autre décisions.

Lorsqu'on a découvert que Bill était un enfant attardé, cela a provoqué une vive controverse. Une immense majorité des travailleurs de la station soutenait que l'enfant devait être euthanasié : étant donné que l'espace vital était compté, laisser survivre cette créature inutile serait un affront à tous ceux qui avaient consenti d'immenses sacrifices personnels pour venir sur *Solitaire*. En gros, cette multitude hétéroclite se composait de personnes dont l'existence dépendait du système de quotas

ou dont le devoir était de le faire respecter : le personnel de l'Administration, les femmes sans enfants et surtout les gens — majoritaires dans cet échantillon comme dans l'ensemble de la population — qui, à l'instar de Braulio, avaient décroché un emploi à bord de la station et échappé ainsi à la misère écrasante et à la surpopulation régnant sur Terre, sans toutefois disposer du crédit nécessaire pour faire venir leurs familles, qu'ils avaient donc été forcés d'abandonner. Quant à l'opposition, elle consistait en une minorité agissante de personnes dont les idées religieuses ou philosophiques interdisaient un tel acte de barbarie ; mais c'était, je crois, une position fondée presque entièrement sur le principe, et je doute qu'elles aient été nombreuses à être passionnées par le cas de Bill en particulier. Outre ces deux factions antagonistes, on trouvait un groupe assez important qui, pour diverses raisons sociales et politiques, restait dans la neutralité ; cela dit, je pense néanmoins qu'une bonne moitié de ses membres, si on leur avait demandé leur avis sur la question, auraient jugé peu souhaitable la survie de Bill. Bagarres et assauts de vociférations sont bientôt devenus quotidiens. On a tenu des meetings, on a présenté des revendications, on a lancé des ultimatums. En fin de compte, pourtant, ce ne sont ni la politique, ni les menaces de recours à la force, ni les appels à la raison qui ont réglé le problème, mais plutôt une décision de la compagnie.

Parmi toutes les immenses entreprises appartenant à la Seguin, on comptait une société qui fournissait des animaux évolués à diverses industries et agences gouvernementales, que celles-ci utilisaient dans des environnements jugés trop stressants ou physiquement dangereux pour des ouvriers humains. La difficulté avec ces animaux était d'en conserver le contrôle ; on estimait en effet ne pas pouvoir se fier totalement aux nouvelles nanotechnologies, par ailleurs fort coûteuses ; et quant aux implants de micropuces, s'ils s'avéraient efficaces, ils finissaient invariablement par flancher. Il existait toutefois un certain nombre de programmes de recherche en cours afin de perfectionner les implants. Seguin, voyant là l'occasion rêvée d'effectuer un test rigoureux, sans parler d'un joli petit coup de publicité pour

témoigner du profond intérêt humain qui animait la compagnie, décida donc, inversant en cela la méthodologie scientifique traditionnelle, de tester sur Bill un nouvel implant destiné à terme à canaliser le comportement de chimpanzés, de chiens et autres cobayes.

L'implant, un disque d'alliage noir à peu près aussi gros qu'une graine de soja, contenait un logiciel personnalisé conçu pour divertir son hôte, converser avec lui et lui remonter le moral. Enchâssé juste sous l'épiderme derrière l'oreille, il contrôlait les niveaux émotionnels et stimulait l'activité assignée au moyen de décharges électriques propres à déclencher le plaisir et la douleur. À en croire Bill, son implant se dénommait Mister C et c'était — toujours à l'en croire — son meilleur ami. Cela en dépit du fait que cette saloperie le punissait chaque fois qu'il était lent à obéir à ses ordres. On voyait facilement quand Mister C lui parlait. Il prenait un air hébété, ses yeux bougeaient dans tous les sens, comme s'il cherchait à distinguer la personne qui s'adressait à lui, ses poings se serraient et se desserraient. Pas très plaisant comme spectacle. Et néanmoins, je pense que Mister C était effectivement pour lui ce qui se rapprochait le plus d'un ami. Sans aucun doute des plus prévenants et jamais trop occupé pour lui refuser une conversation. Mais le plus important, c'était qu'avec lui Bill était capable d'accomplir les tâches domestiques qui lui avaient été confiées : celles de concierge et d'homme à tout faire puis, dès l'âge de quinze ans, le travail qui avait fini par lui valoir son surnom de Bernacle Bill. Rien, cependant, qui puisse apaiser le ressentiment général à son égard, encore amplifié après l'incident avec Braulio. Deux des fils de celui-ci avaient été assassinés par un escadron de la mort qui les avait pris pour les membres d'un gang ; à l'issue de cette tragédie, certains ont commencé à parler d'injustice en soulignant que Bill menait une existence relativement privilégiée alors que d'autres plus méritants étaient condamnés à vivre l'enfer sur Terre. Bientôt, on a de nouveau soulevé la question du statut de Bill, une croisade dont s'est emparé Menckyn Samuelson, un des gros bonnets de la station et — imaginez ma honte à cette idée — un Londonien comme moi. Affecté sur *Solitaire*

en tant que physicien des milieux à basse température, Samuelson avait su acquérir une position influente dans l'Administration. Je ne comprenais pas ce qu'il avait à gagner en s'acharnant sur Bill — sans doute cultivait-il en secret quelque ambition politique — mais chaque occasion lui était bonne pour remettre le sujet sur le tapis, de sorte qu'il a réussi à susciter une réaction violemment négative à l'égard de Bill. L'opinion en est venue à se partager presque à égalité entre deux camps, le premier partisan de l'élimination, officielle ou autre, et le second d'un transfert dans un asile psychiatrique sur Terre, ce qui n'était — comme tout le monde le savait — qu'une variante, plus lente et plus coûteuse, de la première option.

Ma bagarre avec Braulio a eu une autre conséquence, d'où ont découlé d'importantes répercussions sur ma vie personnelle. Bill et moi avons commencé à passer beaucoup de temps ensemble.

Ça faisait penser à ce vieux proverbe chinois qui prétend que si l'on sauve la vie de quelqu'un, on en devient responsable. Je ne lui avais peut-être pas sauvé la vie, mais je lui avais certainement épargné de sévères blessures. Aussi en est-il venu à me considérer comme son protecteur, et moi... eh bien, moi qui ne souhaitais être ni son protecteur ni son défenseur, je me suis vite trouvé dans l'obligation de tenir ces deux rôles. Bill était terrorisé. Partout où il allait on l'injurait, on le malmenait, on le maltraitait d'une façon ou d'une autre ; c'était une escalade radicale dans la succession ininterrompue d'outrages qu'avait été son inexistence. Et puis, il y avait la rengaine de la blonde : « Bernacle Bill le Spatial. » Il ne se passait pratiquement pas un jour sans que j'en entende un ou deux couplets. Tout le monde en inventait de nouveaux. Chaque fois que Bill traversait une coursive ou entrait dans une salle, les gens se mettaient à chanter. Elle le poursuivait partout, cette chanson. Il se réveillait avec elle et s'endormait avec elle, et toute l'estime qu'il avait pu avoir pour lui-même a bientôt été réduite à néant.

Au début, quand il a commencé à se pendre à mes basques, jusqu'à me suivre lors de mes rondes, j'ai tenté de le dissuader mais en pure perte. Je me tenais en partie pour responsable de

ce regain d'hostilité à son endroit ; si je n'avais pas traité Braulio aussi mal, me disais-je, les choses n'en seraient pas arrivées là. Il y avait cependant une autre raison, plus significative, derrière mon indulgence. Apparemment, j'avais opéré comme une prise de conscience. Ou du moins c'est ainsi que j'ai choisi d'interpréter ce sentiment croissant de responsabilité envers Bill. Je me suis toutefois demandé si ce penchant protecteur qui émergeait de quelque recoin de mon esprit n'était pas simplement une forme de perversité, si je n'étais pas en train de me servir de ma relation avec ce pauvre bougre pour démontrer aux habitants de la station que j'avais plus de pouvoir que la plupart d'entre eux, que je pouvais emprunter un chemin contraire sans crainte d'un châtement. Je reste malgré tout convaincu que la compassion que j'ai fini par éprouver envers Bill était le résultat d'une régénération des idéaux qui m'avaient été inculqués dans ce havre de sécurité qu'était la maison familiale de Chelsea, des notions d'honneur, de devoir et de responsabilité que j'avais longtemps cru appartenir, tout autant que le tigre ou la colombe, à une époque révolue. Il se peut qu'il y ait eu une force prémonitoire qui s'était mise en œuvre en moi, car il m'apparaît aujourd'hui que la renaissance de mes espoirs personnels était le signe avant-coureur d'une renaissance plus générale ; et cependant, à cause de tout ce qui est arrivé, à cause de la manière dont mes attentes ont été récompensées, j'ai eu aussi motif à douter de la validité de chacune d'elles, de chacune de ces renaissances, et à m'interroger sur la réelle possibilité d'un regain d'espoir pour des créatures aussi éparpillées, aussi indifférentes et indisciplinées que nous le sommes.

Un jour, alors que je revenais d'une de mes rondes avec Bill quasi collé à mon épaule, j'ai trouvé, peint sur la porte de son logement, un croissant de lune noir avec une étoile rouge à la pointe inférieure : le symbole utilisé par l'Inconnue Magnificence, la plus en vue des sectes religieuses fleurissant sur la Terre, pour désigner ses futures victimes. Je doute que Bill ait eu connaissance de sa signification, et pourtant il a eu l'air de comprendre instinctivement qu'il s'agissait d'une menace, et d'une menace qui n'avait rien d'ordinaire. Il s'est cramponné

à mon bras, me suppliant de rester avec lui, puis quand je lui ai dit que je devais partir il a piqué une crise, se roulant par terre, laissant échapper pleurs et gémissements, répétant dans ses plaintes angoissées qu'il allait se passer de mauvaises choses. Je lui ai assuré que je n'aurais aucun mal à découvrir qui avait peint ce symbole ; je ne pouvais pas croire qu'il y ait sur *Solitaire* plus d'une poignée d'individus entretenant des liens avec la Magnificence. Mais cela ne l'a calmé en rien. Au bout du compte, et tout en notant que je faisais peut-être là une erreur, je lui ai dit qu'il pouvait passer la nuit dans mes quartiers.

« Juste pour cette fois, ai-je ajouté. Et tu ferais mieux de te tenir peinard, ou tu vas te retrouver à la porte vite fait. »

Il a acquiescé d'un signe de tête, levant vers moi un visage épanoui. Il se déplaçait d'un pied sur l'autre, tremblant d'impatience. S'il avait été un chien, il aurait remué la queue. Sa bonne humeur avait néanmoins disparu au moment où nous sommes arrivés à mon appartement, gommée par les dizaines de regards noirs et de propos injurieux qu'il avait dû subir durant le trajet. Il s'est assis sur un coussin et s'est mis à se balancer d'avant en arrière en murmurant une sorte de mélodie lente et lugubre, complètement indifférent au décor qui, lorsque j'avais ouvert la porte, avait provoqué chez moi un mouvement de recul. Apparemment, Arlie non plus n'était pas d'une humeur radieuse. Elle avait programmé un intérieur holographique dans les tons brun et vert foncé, avec des chaises massives, un sofa et des tables en bois ornés de moulures taillées représentant des têtes de dragons, des pieds griffus et autres motifs du même style ; aux murs, des appliques de laiton dessinant des masques d'animaux aux yeux flamboyants, tandis que l'arrière de la pièce était transformé en une perspective fuyante de carrés de plus en plus petits, noirs encadrés d'un liseré blanc, évoquant un tunnel géométrique sans fin dont j'osais espérer, toutefois, qu'il menait encore à quelque chose ressemblant à une chambre. Tout le décor suggérait le désordre mental, l'impression de se trouver dans quelque repaire exigu dévolu aux forces magiques, avec, découpé dans le mur du fond, un seuil ouvert sur quelque dimension négative. Devant

cette vision, je doutais qu'Arlie accueille favorablement la présence de Bill. Pourtant, lorsqu'elle est apparue depuis les confins du tunnel, ses cheveux châtain noués, vêtue d'une tunique grecque blanche, s'avançant à travers une nuit noire à la profondeur infinie, minuscule au départ puis doublant de taille à chaque carré franchi, elle a gratifié Bill d'un bref salut de la tête avant de tourner son attention vers moi.

« Tu as mangé ? » a-t-elle demandé, précisant avant même que je ne réponde qu'elle n'avait pas faim, qu'il y avait des sandwiches à la cuisine ou que je pouvais me préparer ce que je voulais, tout cela d'un ton des plus abattus. C'était, je l'ai dit, une belle femme aux traits félins et aux membres souples et musclés, avec peut-être un visage un rien trop ridé pour correspondre aux canons de beauté en vigueur, ce qui lui conférait pourtant, selon moi, un réel charme. Mais un charme d'une sensualité extrême, au point qu'elle semblait, d'ordinaire, comme nimbée d'une aura de désir animal. Ce jour-là, cependant, elle avait revêtu un masque douloureux, ses épaules s'étaient affaissées et elle paraissait totalement démoralisée.

« Qu'y a-t-il ? » me suis-je inquiété.

Elle a secoué la tête. « Rien.

– *Rien* ? Ben voyons ! Tu fais une gueule comme si on venait de t'annoncer la mort de la Reine mère, côté déco c'est la totale déprime, et pourtant tout baigne. C'est ça ?

– Qu'est-ce que t'en as à foutre ? a-t-elle répliqué d'un ton cassant. C'est mes oignons !

– Tes oignons ? Oh ! mille excuses. Je ne voulais certainement pas m'immiscer dans *tes* oignons. Merde, qu'est-ce qui se passe ? Tu as tes ragnagnas ? »

Elle m'a décoché un regard venimeux. « Bon Dieu, tu es dégueulasse ! Qu'est-ce que t'as ? T'as trouvé personne à tabasser aujourd'hui, et du coup t'as décidé de te rattraper sur moi ?

– D'accord, d'accord. Je suis désolé.

– Nan. Continue. J'adore quand tu joues les machos. Sans déc, j'adore ça ! » Elle a tourné les talons pour repartir au fond du tunnel. « Je vais attendre ton bon plaisir, d'accord ? Je veux

dire, fais-moi savoir ce que je peux faire de plus pour servir mon maître !

– Bon Dieu ! » J’ai regardé ses fesses se tortiller sous le tissu blanc tout en me disant qu’il me faudrait faire un sérieux acte de contrition avant de pouvoir reposer les mains dessus. Bien sûr, je savais pourquoi je l’avais asticotée : pour la même raison que celle qui lui avait filé le bourdon, celle-là même qui provoquait la plus grande part de nos comportements absurdes. La frustration, la colère, le désespoir, autant de sentiments qui, d’une certaine façon et quelles qu’en soient les causes immédiates, découlaient du fait que *Solitaire* s’était révélé un lamentable fiasco. Sur vingt-sept astronefs assemblés et lancés, seuls trois nous étaient revenus. Deux avec des rapports négatifs sur la perspective d’environnements habitables, le troisième sans aucun rapport du tout, les membres de l’équipage ayant tous été retrouvés morts après s’être apparemment entre-tués.

Nous avons tardé à nous lancer dans la colonisation de l’espace, bien trop pour espérer sauver la planète mère, et il n’était pas certain que les petites colonies installées sur Mars, Europe et les astéroïdes allaient nous permettre de survivre. Mais peut-être aurait-il dû être évident, peut-être aurions-nous dû savoir qu’en dépit de l’horreur et du chaos qui frappaient la Terre, les guerres, l’effondrement presque quotidien des gouvernements, notre piètre compréhension des nouvelles technologies, en dépit de l’échec de *Solitaire* et de tout le reste... peut-être aurait-il dû être plus qu’évident que notre espèce possédait un instinct de conservation capable de résister à tout ce qui ne serait pas le plus effroyable cataclysme, et qu’à la longue nous réussirions à développer nos colonies. Sauf que celles-ci ne seraient jamais à même d’absorber la population de la Terre, une population gagnée par le désespoir, et que le fait de savoir nos frères, nos sœurs et nos parents condamnés à vivre une existence d’attente se réduisant comme peau de chagrin, confrontés aux famines, aux guerres et aux catastrophes industrielles qui feraient au bout du compte des milliards de morts, de savoir tout cela avait fait de ceux d’entre nous assez chanceux pour y avoir échappé des êtres hébétés, au cerveau mal lesté, chargés d’un trop lourd

sentiment de responsabilité pour pouvoir discerner les véritables obligations morales que nous imposait notre bonne fortune. Même couronné de succès, le programme des astronefs de reconnaissance ne sauverait qu'une infime partie de la population de la Terre, en majorité des employés de la Seguin Corporation et tous ceux que la compagnie ou bien quelque agence gouvernementale corrompue en jugeraient dignes. Pourtant, nous en étions venus à nous voir comme l'ultime et plus grand espoir des Terriens, et chaque nouvel échec nous portait un coup au cœur et nous laissait anéantis. Nous avons développé un incroyable talent pour l'autodestruction. Tels des Prométhée névropathes, nous rongions notre propre foie et nous évertuions à détruire chaque bonne chose que le ciel nous envoyait. Et quand nous étions trop affaiblis pour pratiquer l'autodestruction active, nous sombrions dans la dépression mentale, comme Arlie aujourd'hui.

Je suis resté assis un long moment à réfléchir à tout ça, observant Bill qui se balançait en marmonnant et en fourrant de temps à autre un morceau de came dans sa bouche, et je n'en ai tiré aucune nouvelle conclusion, à moins qu'on ne qualifie de nouveau et de concluant un dégoût encore plus prononcé pour la compagnie, le monde et l'univers. À la fin, fatigué d'observer mes pensées se mordre la queue, j'ai décrété qu'il était temps d'essayer de faire la paix avec Arlie. Je craignais de ne pas avoir l'énergie nécessaire pour de longues excuses, mais j'espérais que l'intensité ferait l'affaire.

« Tu peux dormir sur le sofa, j'ai dit à Bill en me levant. La salle de bains est quelque part là-bas », ai-je ajouté en pointant un doigt vers le couloir.

Il a incliné la tête, mais, comme il gardait les yeux rivés au sol, j'étais incapable de dire si c'était une réponse ou juste un geste aléatoire.

« Tu m'as entendu ?

– Il faut que je fasse quelque chose, a-t-il articulé.

– C'est par là-bas. » Je lui ai à nouveau montré la direction.

« La salle de bains.

– Ils vont me tuer si je ne fais rien. »

J'ai compris qu'il ne parlait pas de ses besoins naturels.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Il m'a jeté un bref regard, qu'il a aussitôt porté ailleurs. « Si je ne fais pas quelque chose de bien, de *vraiment* bien, ils vont me tuer.

– Qui ça ?

– Les hommes. »

Les hommes. Doux Jésus ! Je ressentais une tristesse indicible pour ce pauvre garçon.

« Je vais trouver quelque chose, a-t-il dit sur un ton qui se voulait plus convaincant. Quelque chose de bien, quelque chose qui les obligera à m'aimer. »

À présent, j'y étais : il s'était focalisé sur l'idée qu'en accomplissant une bonne action ou en rendant un service d'importance, il pourrait changer l'opinion que les gens avaient de lui.

« Tu n'y peux rien, Bill. Continue de faire ton boulot, et tout ça finira par s'arranger, je te le promets.

– Nan ! » Il a secoué la tête avec véhémence, comme un enfant niant une accusation. « Je vais trouver quelque chose de bien à faire.

– Écoute, chaque fois que tu tentes quelque chose ou presque, ça foire. Tu comprends ce que je dis ? Si tu fais quelque chose et que tu rates ton coup, les gens vont être encore plus fâchés contre toi. »

Il a glissé la lèvre supérieure sous l'inférieure, plissé les yeux et gardé un silence obstiné.

« Qu'en dit Mister C ? » ai-je demandé.

Voilà une pensée qui semblait nouvelle pour lui. Il a battu des cils et son visage s'est détendu. « Je ne sais pas.

– Eh bien, pose-lui la question. C'est pour ça qu'il est là... pour t'aider à résoudre tes problèmes.

– Il n'aide pas toujours. Parfois, il ne connaît pas le truc.

– Essaie, veux-tu ? Tente le coup. »

Manifestement dubitatif, il a pourtant fini par porter la main à sa tête, passant la paume le long de ses cheveux en brosse, puis il a fermé les yeux et marmonné de longues phrases sur un rythme rapide, s'interrompant de temps en temps pour respirer, tel un enfant récitant ses prières à toute berzingue. Il

devait être en train de décrire la situation à Mister C. Une minute après, son visage est devenu inexpressif, le bout de sa langue a pointé entre ses lèvres et j'ai imaginé une voix aux accents de bestiole de dessin animé — c'était ainsi, m'avait-on dit, que l'implant devait se manifester — parlant à Bill en vers dans un jargon ridicule. Suite à quoi ses yeux se sont ouverts et il a levé vers moi sa face rayonnante.

« Mister C dit qu'une bonne action, c'est toujours bon à prendre », a-t-il annoncé fièrement, à l'évidence très content d'avoir eu raison. Puis il s'est fourré un autre morceau de came dans la bouche.

J'ai pesté intérieurement contre la programmation un peu trop simpliste de l'implant, me suis rassis et, pendant la demi-heure qui a suivi ou quasiment, je me suis efforcé de persuader Bill que la meilleure ligne de conduite à adopter était de se tenir peinarde, d'essayer de ne pas trop se faire remarquer. S'il procédait de la sorte, lui assurais-je, les choses finiraient par se tasser et par retourner à la normale. Il a hoché le menton et répondu que oui, oui, oui bien sûr, sans que je puisse toutefois être certain que mes paroles avaient quelque effet. Je savais combien il pouvait être rétif à la logique, et il était tout à fait possible qu'il ne réagisse ainsi que pour me faire plaisir. Mais comme je me levais pour prendre congé, il a fait quelque chose qui m'a en partie convaincu que mes propos avaient eu un certain impact : il a tendu sa main et pris la mienne, qu'il a gardé une seconde, pas plus, mais une seconde durant laquelle j'ai cru ressentir les coups de cafard qui avaient jalonné son existence, les vibrations diffuses de toutes ces tristes nuits sans amour ponctuées d'éjaculations solitaires. Quand il a lâché ma main, il s'est détourné, l'air embarrassé. Je l'étais moi aussi. Embarrassé et, je dois l'admettre, un peu écœuré de voir cette grosse masse disgracieuse me témoigner de l'affection. Mais j'étais également ému et, pris entre ces deux sentiments contraires, je tournais autour de Bill sans savoir trop quoi dire ni quoi faire. Je n'ai toutefois pas eu le loisir de réfléchir à la chose. Avant que j'aie pu ouvrir la bouche, il s'est remis à marmotiner, parti dans une conversation avec Mister C.

« Bonne nuit, Bill », j'ai lancé.

Il n'a pas répondu, aussi imperturbable qu'un bouddha sur son coussin.

Je suis resté à côté de lui un moment, moins pour l'observer que pour effectuer l'inventaire de mes émotions. Enfin, me perdant plus qu'un peu dans ce dédale, j'ai laissé Bill à ses candis, à sa peur et à ses voix intérieures.

La corvée des excuses s'est révélée moins pénible que je ne l'avais craint. Arlie avait conscience tout autant que moi des démons qui nous possédaient et, une fois que je me suis plié à une séance de mortification purement symbolique, son humeur s'est radoucie et nous avons fait l'amour. Durant l'acte, elle s'est montrée exigeante, déchaînée et bruyante, imprimant la marque de ses dents sur mon épaule et sur mon cou. Mais ensuite, tandis que nous reposions tous les deux dans le noir, bercés par une quelconque musique douce qui s'écoulait des haut-parleurs, je l'ai retrouvée tendre et apaisée, manifestant un intérêt apparemment sincère pour les tracas qui avaient accompagné ma journée.

« Bon Dieu de merde ! a-t-elle lâché. Tu crois que la Magnificence a débarqué ici ?

– Bordel, non ! C'est un pauvre con qui a voulu faire un coup foireux, voilà tout. Sans doute parce que sa nounou lui faisait mal en le torchant quand il était môme.

– J'espère que t'as raison. Je les ai vus trop souvent à l'œuvre pour souhaiter les retrouver sur mon chemin.

– Tu ne m'avais jamais dit que tu avais eu affaire à la Magnificence.

– Je n'ai pas vraiment eu affaire à ces salauds, comme tu dis. Mais ils étaient partout dans notre quartier, partout. La moitié des maisons portaient une de leurs marques à la con. C'était un terreau fertile pour eux, rien que des chômeurs et des jeunes qui passaient leurs journées à cloper et à tenir les murs. Tous les jours ou presque, les flics venaient ramasser une petite frappe portant ses tripes en sautoir et la marque de son crime gravée